
SEMAINE RELIGIEUSE

DE

QUÉBEC

ET

BULLETIN DES OEUVRES DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

Calendrier de la semaine, 433. — Quarante-Heures, 433.

Partie non officielle : CAUSERIE DE LA SEMAINE : Pour mieux comprendre la question mexicaine, 434. — LITURGIE ET DISCIPLINE : Service anniversaire, 441. — CHRONIQUE DIOCÉSAIN, 441. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE : Tchéco-Slovaquie, 442 ; Brésil, 442 ; Liban, 443 — VARIÉTÉS : Le port de la barbe, 444. — LES LIVRES, 444.

Bulletin social : Lettre pastorale de S. G. Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, 445.

CALENDRIER DE LA SEMAINE

Dimanche, 14 mars. — IV du Carême, 1^{cl}.
Lundi, 15. — De la fête.
Mardi, 16. — De la fête.
Mercredi, 17. — S. PATRICE év. et conf. *dbi. maj.*
Jeudi, 18. — S. CYRILLE DE JÉRUSALEM, év., conf. et doct.
Vendredi, 19. — S. JOSEPH époux de la B. V. M., 1^{cl}.
Samedi, 20. — De la fête.
Dimanche, 21. — De la Passion.

QUARANTE-HEURES

15 mars, St-Augustin. — 16, St-Pacôme. — 17, St-Antonin. — 18, St-Joseph de Lauzon — 18, St-Cyrille. — 19, Couvent de Jeanne d'Arc. — 21, St-Malo.

PARTIE NON OFFICIELLE

CAUSERIE DE LA SEMAINE

POUR MIEUX COMPRENDRE LA QUESTION MEXICAINE

Dans l'un de nos récents voyages en Louisiane, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer un missionnaire qui a exercé le ministère au Mexique, pendant les années les plus tourmentées de la révolution qui bouleverse depuis dix ans le pays de Porfirio Diaz. Cet excellent missionnaire, homme de bon jugement et d'observation sure, a bien voulu nous donner, pour la Semaine religieuse, ses impressions sur les événements qui troublent si profondément le Mexique depuis 1910. Nous lui laissons la parole, après l'avoir remercié de son obligeance.— A. H.

Vous n'ignorez pas sans doute que la révolution mexicaine, qui a terminé la dictature souvent bienfaisante de Porfirio Diaz, a commencé en 1910, après avoir été préparée clandestinement par Madero, à la faveur du bruit et de l'éclat causés par les fêtes du Centenaire de l'Indépendance mexicaine. Ces fêtes avaient été vraiment magnifiques. La ville de Mexico avait vu défiler dans ses rues maints cortèges militaires brillants ; et le Palais National, qui est le siège du gouvernement, avait vu passer dans ses salles splendides de nombreuses missions diplomatiques, venues pour saluer le vieux dictateur au faite de sa puissance.

Mais, au Mexique comme à Rome, la Roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole ; et, à peine les fêtes du Centenaire terminées, Porfirio Diaz tombe, et Madero arrive au pouvoir. La lie de la population de Mexico, déchaînée dans les rues de la capitale, accueillit par des acclamations le nouveau maître du Mexique.

Quelle fut la cause première et principale de cette révolution ?

Un peu d'histoire nous fera mieux comprendre les origines de ce mouvement. Une fois solidement maître du Mexique, qu'il gouverna souvent avec une poigne de fer, Porfirio Diaz, connaissant bien le peu d'esprit d'emprise des grands propriétaires mexicains, résolut de s'adresser aux capitalistes étrangers pour

développer les immenses ressources naturelles du Mexique. Son appel fut entendu. Des Français se chargèrent de l'industrie de la confection des tissus et des hardes ; les Allemands prirent à leur compte les mines de fer ; les Américains et les Canadiens se chargèrent des chemins de fer et des tramways urbains ; les Anglais se lancèrent dans l'exploitation des puits de pétrole.

Devant cette installation d'entreprises étrangères de plus en plus nombreuses sur le sol mexicain, Madero crut le moment venu de faire valoir ses utopies aux yeux du peuple. Ces utopies étaient celles du socialisme et du communisme. Très riche pourtant lui-même, Madero, qui fut un peu le Jaurès mexicain, s'était lancé dans la propagande socialiste, soulevant le peuple contre la propriété... des autres et surtout des étrangers. Sus aux étrangers et à la propriété des riches ! tel fut le cri de guerre de la révolution mexicaine de 1910. Mais le chef communiste trouva sur son chemin un grand journaliste catholique, le rédacteur de *El País* de Mexico, qu'on pourrait appeler le Louis Veillot du Mexique, le célèbre Sanchez. Malheureusement, une fois les passions populaires déchaînées, passions de la cupidité et passions de l'orgueil nationaliste, les plus courageux lutteurs sont souvent écrasés. Le vieux président Porfirio Diaz eut beau décréter la nationalisation des chemins de fer, pour apaiser la populace, rien n'y fit. Et il dût se sauver en Espagne, où il est mort en bon chrétien.

Le règne des chefs de bandes commençait, au Mexique. A la porte de Mexico, Zapata, qui n'a jamais voulu accepter Madero, était maître de la banlieue et de la campagne avoisinante. Tout à fait au nord du Mexique, Carranza et Obregon, à la tête d'une armée de bandits, semaient l'anarchie. Le gouvernement américain, vexé de s'être vu refuser une concession sur la baie mexicaine de Magdalena, point stratégique de première importance, inclinait en faveur de Madero. A Vera-Cruz, le neveu de Porfirio, Félix Diaz inaugurait la contre-révolution.

Le mouvement de Félix Diaz n'alla pas loin. Il fut bientôt capturé par les troupes de Madero et jeté en prison, à Mexico, où il trouva le général Reyes. Les Loges maçonniques sauvèrent la vie à Diaz. A peine les deux prisonniers étaient-ils au cachot, que voici l'un des partisans de Félix Diaz, le général Mondragon

qui réussit à entraîner à sa suite les cadets de l'École militaire nationale de la capitale ; et, à quatre heures du matin, un dimanche, s'empare, après une bataille en règle, de la ville. J'étais à dire la messe à quelques carrés de maison du Palais National, lorsque les troupes de Mondragon arrivèrent au Palais. Après ma messe, je m'empressai d'aller administrer les blessés dans la rue.

La maîtrise du Palais ne resta pas longtemps aux mains des amis de Félix Diaz. A peine ce dernier et le général Reyes avaient-ils été tirés de prison, que le général Vilar, partisan de Madero, se rend au Palais National et somme audacieusement les cadets de l'École militaire de lui rendre les honneurs. Ces jeunes gens, presque des enfants encore pour la plupart, obéissent immédiatement à Vilar; qui appelle sur le champ un régiment d'artillerie de la garnison resté fidèle à Madero. Il fait disposer secrètement sur la terrasse qui couronne le Palais un nombre considérable de mitrailleuses. Pendant ce temps-là, la foule, acclamant sans scrupule ceux qu'elle avait maudits la veille, s'approchait du Palais, dans l'ignorance absolue de ce qui venait de se passer dans ce même palais, et portant en triomphe Félix Diaz et Reyes. Aussitôt que la foule fut arrivée en face du Palais, le général Vilar fit ouvrir le feu à toutes ses mitrailleuses. Ce fut un massacre : 500 morts, dont le général Reyes, qui tomba le premier. Félix Diaz s'enfuit et va rejoindre Mondragon dans un autre quartier de la ville, dont ce dernier était encore maître avec ses troupes. Diaz et Mondragon s'emparent de l'arsenal et de la prison. Dix jours de bataille entre les forces opposées.

Le général Blanquet, appelé par Madero, se prononce contre ce dernier et finit par entraîner Huerta. Sous l'inspiration de certains diplomates étrangers, un accord se fait entre les deux partis. Blanquet arrête Madero et le fait jeter en prison. La loi mexicaine exigeait la démission du président en charge avant de procéder à une autre élection présidentielle. Madero démissionne à une condition, c'est qu'on lui laisse la vie sauve. Un nommé Lascurain est proclamé président provisoire du Mexique par les Chambres, et s'empresse de nommer Huerta " ministre du gouvernement ", c'est-à-dire premier-ministre. Vingt minutes après, Lascurain démissionnait, et Huerta devenait président de par la Constitution.

Il est intéressant de remarquer ici, qu'il est faux de dire, comme on l'a souvent fait, aux États-Unis, que Huerta a fait assassiner Madero pour devenir président à sa place. Madero fut assassiné deux jours après l'arrivée de Huerta à la présidence. Et voici comment, ou, du moins, voici comment les journaux de Mexico nous racontèrent le fait. Nous lûmes, un jour, dans les journaux de la capitale, que la garde de Madero et de son vice-président Cino Suarez, au Palais National, étant devenue très difficile, Huerta avait résolu de faire transférer les deux prisonniers à la Prison de la Pénitencerie. Deux automobiles arrivèrent donc bientôt au Palais, avec une petite escorte. Les prisonniers y montèrent ; puis, rendus à une courte distance de la Pénitencerie, des soldats de Madero attaquèrent les automobiles, dans le but de délivrer les prisonniers, qui tentèrent de se sauver. Alors, les soldats de Huerta tuèrent Madero et Cino Suarez. Autre version de cette mort (pas celle des journaux) : Madero aurait été assassiné, au Palais même, par un sous-ordre de Huerta ; on craignait qu'il ne revînt plus fort avec l'appui des États-Unis.

Le gouvernement américain, dans tous les cas, traita Huerta comme un assassin ; et la guerre fut bien près d'éclater entre le Mexique et les États-Unis, à l'occasion du fameux incident du drapeau américain, à Tampico : on sait qu'il y eût même un débarquement de troupes américaines, à Vera-Cruz.

C'est alors que Huerta ordonna une levée de volontaires dans tout le pays soi-disant pour repousser l'attaque des Américains. Une fois cette armée levée avec un grand enthousiasme populaire, Huerta la lança contre les troupes de Carranza, qui, d'abord partisan de Madero, en sa qualité de gouverneur de la province de Chihuahua, puis, contre lui, puis, de nouveau, se présentant au peuple mexicain comme le vengeur de Madero, s'était soulevé contre Huerta.

On connaît les triomphes de Carranza, qui fut toujours soutenu par le président Wilson. Carranza gouverne, aujourd'hui, le Mexique. C'est l'homme des sectes protestantes. Catholique apostat, il a pour généraux plusieurs mexicains apostats comme lui, et qui sont ministres protestants. Carranza n'a aucune autorité, même sur ses propres généraux, qui se moquent de ses ordres. En voici deux exemples : Deux religieux français furent arrêtés,

il n'y a pas très longtemps, à Atotonilco, sous prétexte d'amitié avec les partisans de Félix Diaz. Un financier étranger très influent à Mexico obtint de Carranza l'élargissement des prisonniers. Un aide-de-camp de Carranza va porter l'ordre présidentiel d'élargissement au gouverneur de la prison. Celui-ci se moque du président et expulse sans cérémonie du pays les deux religieux. Une autre fois, un représentant de la légation française arrive au Palais National et demande audience. A peine est-il introduit, qu'un général de l'état-major présidentiel s'approche de l'automobile de la légation française, saute dedans et donne l'ordre au chauffeur de filer vers "une destination inconnue". Le diplomate français sort du palais et, ne retrouvant plus son automobile, remonte à pas précipités vers le cabinet du président Carranza pour protester contre ce vol. Carranza lui dit, sans s'émouvoir : " Combien vous a coûté votre automobile ?" Et sur la réponse précise du diplomate français, Carranza paye, ajoutant : " Avec ces gens-là, il n'y a pas d'autres moyens de régler cette question !"

J'ai assisté moi-même à l'entrée triomphale de Carranza et de Villa (prononcez Viya) dans Mexico. Beaucoup d'enthousiasme et de tapage dans les rues.

Depuis ce temps, le Mexique est gouverné par Carranza, du moins apparemment.

Vous me demandez maintenant : quelle est la solution du problème mexicain ?

N'oubliez pas, d'abord, que sur les 13,604,000 habitants que compte le Mexique, il n'y en a pas plus de 100,000 qui veulent la révolution ; tout le reste de la nation désire sincèrement le retour de l'ordre et de la paix. Maintenant, pour tenir en respect les 100,000 agitateurs, que faut-il faire ?

Deux solutions s'offrent à l'esprit de l'observateur : une intervention armée des États-Unis, ou une intervention des États-Unis sans invasion du territoire mexicain.

L'intervention armée peut être considérée, à mon avis, comme une utopie extrêmement coûteuse et dangereuse. L'armée américaine réussirait certainement à s'emparer des ports et des grandes villes du Mexique. Mais il faudrait de longues années de combats partiels et une guerre continue de guérilla pour soumettre com-

plètement le pays : et cela coûterait des milliers de vies humaines. Pour moi, l'invasion du Mexique par une armée américaine serait une faute grave. Tous les Mexicains se coaliseraient contre l'étranger envahisseur.

A mon avis, la seule solution pratique du problème mexicain est celle-ci : Que le gouvernement américain donne son appui discret à un parti de l'ordre mexicain, ayant à sa tête un Mexicain, un chef énergique, capable de faire respecter le catholicisme, qui est encore la religion du peuple mexicain.— Qu'il fournisse à ce chef et à ce parti les ressources dont ils ont besoin en argent, en armes et en munitions ; et qu'il boycotte impitoyablement tous leurs adversaires, les empêchant de se ravitailler et les réduisant à l'impuissance. Soyez sûr que le jour où le parti de l'ordre ainsi fortement appuyé, aura réussi à rétablir la paix au Mexique, le peuple mexicain à peu près tout entier approuvera cette politique et en sera vraiment reconnaissant au gouvernement américain.

Vous pouvez être aussi assuré que, dans moins d'un an, avec une politique aussi sagement ferme, la question mexicaine serait réglée.

Je suis certain, de plus, que le catholicisme n'attend que le rétablissement de la paix intérieure pour se développer merveilleusement, au Mexique. Sans doute, la révolution, qui bouleverse le Mexique depuis dix ans, a occasionné quelques graves défections dans les rangs catholiques, même dans le clergé. Mais, pour compenser largement ces quelques tares, il y a eu des résistances nombreuses, admirables, héroïques même, surtout dans l'épiscopat. L'histoire enregistrera un jour, les noms de plusieurs mexicains ecclésiastiques et laïques, qui ont été de vrais martyrs de la foi pendant la révolution. La tempête, comme toutes les tempêtes, du reste, aura fait tomber les branches mortes du grand arbre catholique mexicain ; mais le tronc reste sain et vigoureux encore. La piété est grande, au Mexique. Il peut bien y avoir parfois un peu trop d'extérieur dans certains actes de piété, mais la foi est au fond du cœur mexicain, et surtout l'amour de la sainte Vierge invoquée par toute la nation sous le vocable de Notre Dame de la Guadeloupe. Cette dévotion remarquable du peuple mexicain à la sainte Vierge est, pour moi, un sûr garant du salut du Mexique. Voulez-vous un fait caractéristique ? Lors du

défilé triomphal des troupes de Zapata devant le Palais National, à Mexico, il y a quelques années, Villa se tenait aux côtés de Zapata. A la tête des bataillons de Zapata, on voyait se déployer la bannière de Notre Dame de la Guadeloupe. Zapata se découvre. Villa reste couvert (Villa n'est rien autre chose qu'un bandit de la pire espèce). Zapata lui reproche son manque de respect à l'égard de la sainte Vierge. Une discussion s'engage, assez vive, entre les deux chefs de bandes. Et bientôt, le peuple, qui suit, de loin, la discussion, voit le bandit Villa se découvrir, à son tour, et saluer la bannière de la Vierge. La peur du sentiment religieux populaire avait obtenu cet hommage forcé de la part du bandit. Il y a donc encore, au Mexique, malgré toutes les tempêtes et toutes les agitations, une opinion publique catholique assez forte pour s'imposer même à l'attention des pires brigands du pays. Malheureusement, les bons, qui sont la majorité, ont été terrorisés. Qu'on leur permette de parler et d'agir librement, en réduisant à l'impuissance la minorité qui gouverne à coups de fusil, et l'on verra la religion catholique prendre un nouvel essor.

En deux mots, la principale cause de la révolution mexicaine a été la cupidité ; et la solution de ces troubles ne peut être que dans la charité chrétienne largement pratiquée par les hommes d'État, mexicains ou étrangers, qui ont de l'influence sur les destinées de ce grand pays.

Mon espoir de voir bientôt la paix régner au Mexique s'appuie avant tout, sur des raisons surnaturelles : en 1914, en effet, au milieu de cérémonies grandioses, le Sacré-Cœur de Jésus était proclamé roi du Mexique, dans toutes les églises du pays, le même jour et à la même heure ; et le 8 décembre 1919, la nation toute entière se consacrait à la sainte Vierge. Les fêtes solennelles et les réjouissances populaires qui ont marqué récemment le retour des évêques exilés dans leurs diocèses respectifs n'ont fait que confirmer cet espoir.

RECTIFICATION

On nous fait remarquer que la lettre de saint Vincent de Paul, insérée dans l'avant-dernier numéro de la *Semaine religieuse* et que le bon Père Alexis croyait inédite, se trouve dans le recueil des "Lettres de saint Vincent de Paul."

LITURGIE ET DISCIPLINE

SERVICE ANNIVERSAIRE

Q.— On me demande de chanter un jour de fête double-majeur, un service anniversaire, anticipé de deux ou trois semaines. Je refuse naturellement. Sur quel indult se base mon voisin pour accepter ce service et le célébrer le jour où, liturgiquement parlant, je ne pouvais le chanter ?

R.— Un service anniversaire anticipé de deux ou trois semaines n'a pas plus de privilège que la messe quotidienne des morts. On doit y dire trois oraisons et on ne peut le célébrer qu'aux jours libres et, en vertu de notre indult, aux fêtes doubles-mineures. Sur quelle rubrique se base votre voisin pour chanter ce service un jour de fête double-majeure ? Nous l'ignorons. Cependant il a dû avoir quelques raisons pour agir ainsi. Peut-être se rappelait-il l'indult que nous concédait le Saint-Siège, en 1912, en vertu duquel nous pouvions chanter des messes des morts deux fois la semaine aux jours doubles même majeurs. Mais votre confrère oubliait que cet indult, qui n'était que pour cinq ans, est expiré depuis novembre 1918, et de plus, que l'autorité diocésaine ne s'en est pas prévaluée, lui préférant l'ancien indult qui vaut pour toujours, et qui nous était plus favorable.

Nous espérons que votre confrère s'en tiendra désormais aux rubriques les plus récentes, et ne donnera pas, par une manière de faire différente de la vôtre, occasion à vos paroissiens de s'étonner et même de murmurer contre leur curé.

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ

Protonotaire apostolique.— Il nous fait plaisir d'apprendre que Mgr O. Cloutier, curé de Jacques-Cartier, prélat de la Maison du Pape, actuellement à Rome, vient d'être nommé Protonotaire apostolique *ad instar participantium* par Sa Sainteté Benoît XV.

Retour du Père Fillion.— Le R. P. Joseph Fillion, est arrivé à Québec, jeudi après-midi, le 4 mars, après un séjour de dix-huit ans dans les missions africaines. Le R. P. Fillion a été, comme on sait, nommé récemment supérieur du Postulat des Pères Blancs de notre ville.

Décès du R. Père Renaud, S.J.— Au Collège d'Edmonton, à l'âge de 77 ans, est décédé jeudi matin, le 4 mars, le R. Père F.-X. Renaud, S.J. Le R. P. Renaud n'était pas inconnu à Québec, puisqu'il est resté à la Résidence de la rue Dauphine, de 1902 à 1904, et a été curé de Notre-Dame-du-Chemin, puis vicaire de la même paroisse, de 1916 à 1919.

La grippe.—Par suite de la grippe qui a atteint quelques séminaristes, le Grand Séminaire de Québec a fermé ses portes vendredi matin, le 5 mars. Les séminaristes ont été renvoyés dans leur famille pour quelques semaines.

Le carême à la Basilique.—Le carême, à la Basilique, est prêché cette année par le R. P. Jean-Joseph, provincial des Franciscains.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

TCHÉCO—SLOVAQUIE

Schismatiques excommuniés.— Les conditions nouvelles qui existent en Bohême (Tchéco-Slovaquie), le fait de la séparation de l'Église et de l'État, accomplie par un gouvernement d'inspiration hérétique et maçonnique qui travaille à détacher le clergé et le peuple du Saint-Siège, puis, favorisant grandement les tendances gouvernementales, le grave malaise produit de longue date dans le pays par le fait que les évêques, tous de nationalité allemande, ne parlaient généralement pas la langue de leur clergé et de leurs ouailles, l'insuffisance, enfin, de la formation religieuse dans les séminaires, ont produit des fruits de mort dans ce nouveau pays.

Un groupe de 700 prêtres, le printemps dernier, ont signé une requête demandant au Saint-Siège des réformes ecclésiastiques parmi lesquelles deux, l'une relative à l'élection des évêques par le clergé, l'autre réclamant le mariage pour les prêtres, sont absolument incompatibles avec la discipline de l'Église latine.

Le Saint-Père refusa donc d'autoriser ces prétendues réformes.

Une partie de ces malheureux prêtres, environ 125, dit-on, d'aucuns prétendent 400, chiffre qui paraît fortement exagéré, se sont entêtés dans leur triste détermination. Ils ont formé une Église schismatique dite nationale.

Après avoir essayé, mais inutilement, de les ramener dans la voie de la vérité, S. S. Benoît XV, a eu la tristesse de se voir obligé de condamner et d'excommunier ces pauvres révoités.

C'est le 15 janvier, que le décret d'excommunication a été porté.

BRÉSIL

Renaissance catholique.—Un large souffle de foi passe sur le Brésil. Au milieu du désarroi universel, l'on sent que seuls les hommes religieux peuvent sauver la société de sa ruine; aussi c'est passé de mode, le temps où les Loges imposaient leurs candidats dans les élections pour le gouverneur des différents États. Ce n'est pas seulement à San-Paulo, Matto-Grosso et Espirito-Santo que l'on voit des gouverneurs franchement

catholiques. Parana vient de suivre leur exemple en élisant le grand catholique, le docteur Munhos da Rocha.

Actes de foi publics.—Il y a quelques mois, à Minas, à l'installation de la Chambre des députés, le substitut du président, le docteur Moreira da Rocha, a prêté serment à la Constitution, à genoux, la main sur l'Évangile, et tous les députés l'ont imité, à l'exception de trois ou quatre.

Un peu plus tard, c'était à Bahia, où le gouverneur, le docteur Moniz, un incroyant cependant, n'a pas osé rompre avec les traditions religieuses de la ville, et, à l'occasion de l'installation du nouveau palais du gouvernement, a fait solennellement bénir l'édifice par les autorités religieuses.

Peu de jours auparavant, dans cette même ville, un spectacle des plus émouvants se passait dans les rues, et l'on voyait une immense procession de pénitence, à laquelle prenaient part près de 30,000 personnes, afin d'implorer la miséricorde divine contre la variole, qui dévastait la ville depuis plus d'un mois. De l'aveu de témoins bien renseignés, jamais, de mémoire d'homme, à Bahia, l'on n'avait assisté à un spectacle si émouvant et si général. Le même spectacle se passait à Pernambuco, au mois de septembre dernier, à l'occasion de la réunion des évêques du nord du Brésil.

On est loin de l'indifférence ou de la religion moutonnaire qui sévissait, il y a quelques années, au Brésil.

Le loup chassé.—La Y. M. C. A., en se faisant passer pour une simple association sportive d'éducation physique, avait obtenu gratuitement du Gouvernement de vastes terrains. Seulement, les autorités ont constaté ensuite le caractère nettement protestant et protestantisant de l'œuvre. Le président de la République a alors refusé énergiquement de signer le projet voté par la Chambre mal informée. Et les terrains n'ont pas été livrés à la Y. M. C. A.

Un grand journal catholique.—Au Brésil, il y a plusieurs journaux hebdomadaires ou semi-hebdomadaires, rédigés par des catholiques et défendant la cause de la religion. Mais il n'y a pas encore de quotidiens catholiques placés sous la direction de l'épiscopat.

Il en paraîtra prochainement. Déjà les catholiques de tout le pays ont versé de fortes sommes d'argent pour que ce journal soit solidement assis.

LIBAN

Retour triomphal.—Le patriarche maronite, à son retour de Rome et de Paris, à Beyrouth, capitale du Liban, a été reçu avec grand éclat par le général Gouraud et les troupes françaises, le 9 janvier dernier. Le Haut-Commissaire français a présenté une adresse au Patriarche, qui est le chef civil, en même temps que religieux de son peuple. Il y a eu, ensuite, à la cathédrale *Te Deum* solennel auquel assista Gouraud et son état-major.

VARIÉTÉS

LE PORT DE LA BARBE

Peu de temps avant sa mort, le pape Pie X recevait un pèlerinage italien revenant de Terre-Sainte. Ce voyage on le sait, oblige à se laisser croître la barbe quiconque ne veut pas être la risée des Orientaux. Le Pape, à la vue de tous ces visages richement pileux, ne put s'empêcher de s'exclamer : "Quelles barbes ! quelles barbes !" Ayant autour de lui tous ces bons pèlerins, il leur dit avec un accent de bonhomie charmante : "J'ai connu un curé qui avait horreur de se raser. Plus d'une fois, je l'ai entendu dire : "Si j'étais Pape, je dirais à tous mes ecclésiastiques de porter la barbe !... Ce curé, devinez qui c'était !..."

Les Vénitiens qui faisaient partie du groupe se mirent à rire ; ils n'avaient pas eu de peine à deviner.

"Eh bien, oui, c'était moi, continua Pie X ; je tiens ma parole de Curé, et si quelque prêtre considère le port de la barbe comme vraiment nécessaire, je lui donne la permission !"

En traversant les rangs, le Pape vit le Curé de Trévise qu'il connaissait depuis de longues années.

"Te feras-tu voir à tes paroissiens avec ta barbe ?

— Non, non, Saint Père, j'ai l'intention de la faire couper ayant d'arriver à Trévise.

— Tu as bien raison, car elle te rend si laid, qu'à toi, je refuserais l'autorisation."

On comprend les rires qui accueillirent cette boutade du Pape

LES LIVRES

M. l'abbé J.-B.-A. ALLAIRE. *Catéchisme des Sociétés coopératives agricoles du Québec*. St-Hyacinthe (Imp. la Tribune). Broch. de 72 pages.

M. l'abbé Allaire, directeur des coopératives agricoles de la province de Québec, vient de publier un catéchisme des sociétés coopératives agricoles. "Les services, écrit à l'auteur Mgr Bernard, évêque de St-Hyacinthe, que ce petit volume rendra aux cultivateurs sont incalculables. Rapidement ils y trouveront et les règles à suivre dans l'organisation, d'une coopérative, et les principes pour la bien gouverner, et les moyens d'éviter les dangers dans toutes ses transactions.

"C'est clair, c'est simple et c'est précis. Tout y est, et rien de trop." Nous recommandons ce petit livre à vos confrères des campagnes.

BULLETIN SOCIAL

LETTRE PASTORALE

DE

S. G. MONSEIGNEUR OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE DE RÉGINA

(suite et fin)

Mais la charité doit surtout se manifester *dans nos actes et dans nos œuvres*. "Donnez, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'on vous donnera", *date et dabitur vobis*. Aimer, c'est donner, c'est se donner.

Donnez-vous donc aux autres ; sacrifiez-vous pour eux. Vous le pouvez, au moins par la générosité de vos bonnes paroles et de vos bons exemples. Ce sont là des sacrifices qui coûtent et s'ils coûtent, ils valent. Vous le pouvez en faisant luire devant tous la lumière de vos vertus. Être bon, pur, loyal, généreux, saint, pour que les autres soient meilleurs, c'est là le don des dons, la charité chrétienne par excellence.

Vous le pouvez parfois en venant au secours de ces détresses qu'aucun exemple, qu'aucune parole, qu'aucun sourire ne soulage efficacement. Il y a autour de vous des hommes que vous rencontrez qui souffrent, qui pleurent souvent, qui sont mal vêtus, qui ont faim ; cependant ils ont une âme comme la vôtre et ils sont destinés au même avenir éternel que vous. Depuis que vous êtes sur la terre, peut-être rien ne vous a manqué, ni les caresses, ni le pain quotidien, ni les plaisirs ; vous avez peut-être été les privilégiés de Dieu, de la famille, de la fortune, de l'éducation. Alors ce bonheur que vous ne méritez pas plus que d'autres, vous devez le faire partager à ceux qui sont moins heureux que vous ; vous devez leur faire l'aumône, c'est-à-dire, vous appauvrir volontairement pour qu'ils aient leur part de joie ; vous devez leur donner même un peu de ce qui vous est utile et agréable pour vêtir ce qui est nu, pour nourrir ce qui a faim, pour désaltérer ce qui a soif, pour sécher les larmes de ceux qui souffrent.

Et cette aumône, pourquoi ne pas aller la porter vous-mêmes ? C'est en visitant les pauvres, c'est en les voyant de près, en écoutant leurs confidences et leurs gémissements, c'est là qu'on apprend à connaître leurs maux, qu'on acquiert ce que nos Livres Saints appellent la science de l'indigent et du pauvre, *beatus qui intelligit*

super egenum et pauperem. Vous apprendrez là à les aimer ; vous contracterez l'habitude de les approcher l'aumône à la main, mais ce qui a plus de prix encore, la charité dans le cœur et la parole de consolation sur les lèvres. Vous ne donnerez pas au pauvre seulement votre argent ; l'argent n'a pas de regard, n'a pas de cœur, n'a pas d'entrailles qui sentent et se fassent sentir. Le pauvre que vous visiterez entendra une voix amie ; il sentira un cœur charitable ; il percevra un regard sensible à ses maux qu'il supportera ensuite avec plus de courage et plus de résignation.

Quand vous aurez ainsi donné votre temps et votre argent, votre générosité ne pourra-t-elle rien de plus ? Serez-vous alors au bout de la charité ? Non ; car Dieu, lorsque nous n'avons plus rien, peut nous prêter encore de quoi rendre service. Il y a toujours la prière qui nous reste comme un suprême bien-fait.

Au Calvaire, Jésus avait lui aussi donné sa doctrine, ses miracles, son sang. Il trouve alors une dernière largesse à faire, c'est une prière pour ses bourreaux. Ah ! quelle charité exquise et généreuse que celle de prier, non seulement pour ceux qui nous font du bien, que nous aimons, qui nous sont agréables, mais prier pour ceux qui nous font du mal, qui nous chagrinent, qui nous déplaisent ! Quelle charité que celle de prier pour les âmes pécheresses qui sont rebelles à toutes les grâces de Dieu !

Nous ne connaissons pas le prix d'une âme et nous avons ordinairement plus de pitié pour le corps destiné à périr que pour l'âme faite à l'image de Dieu et destinée à régner avec lui dans la joie. C'est saint Bernard qui n'a pas craint de faire entendre cette rude et étrange parole : " Une bête de somme tombe et on l'aide à se relever, *cadit asina et est qui sublevat* ; une âme tombe et nul ne s'inquiète de son malheur, *cadit anima et non est qui sublevet.*"

Aimons donc les âmes et soyons assez charitables pour leur donner l'aumône d'une prière. Prions pour les bons afin qu'ils persévèrent ; prions pour les méchants afin qu'ils se convertissent. Ces prières monteront au ciel et redescendront à l'heure voulue comme une eau bienfaisante sur quelque plaie plus ou moins cachée.

En un mot, sauvez-vous en sauvant les autres ; sortez de vous-mêmes pour faire du bien aux autres. Si vous avez de l'or et de l'argent, donnez-en à ceux qui n'en ont pas et qui souffrent de n'en pas avoir. Si vous n'en avez pas, donnez-leur ce que vous avez. Vous avez des yeux, jetez sur votre prochain des regards de sympathie ; vous avez des oreilles, entendez sa plainte ; vous avez une bouche, parlez-lui de Dieu qui l'a créé et qui sera sa récompense ; vous avez des mains tendez-les lui

et aidez-le à relever son âme ; vous avez des pieds, allez à sa demeure ; vous avez un cœur, aimez-le et montrez-lui cet amour dans vos actes.

*

* *

Cette charité dans vos prières, dans vos paroles, dans vos actes, efforcez-vous donc de la pratiquer toujours. Vous vivrez alors dans l'union et la concorde la plus parfaite. Et ceux qui n'appartiennent pas à notre chère Église, en vous regardant, seront obligés de répéter ce que les païens d'autrefois disaient des premiers chrétiens : " Voyez donc comme ils se soutiennent, comme ils se défendent, comme ils se dévouent, comme ils s'aiment." Il n'y a pas de plus beau témoignage à mériter.

Quelle belle leçon nous donne la nature à ce sujet ! Avez-vous remarqué la prodigieuse variété de fleurs, de plantes, d'herbes, d'arbres qui croissent dans nos jardins ? Chaque forme de végétation a sa couleur, sa vie propre ; chaque tige a sa fleur, chaque arbrisseau sa taille et son feuillage ; et à l'automne, il n'est pas un fruit qui ressemble à l'autre. Et cependant l'harmonie la plus profonde règne dans ce petit empire. La rose ne reproche pas au lys sa blancheur ; l'arbre majestueux ne jette pas une parole de dédain sur le brin d'herbe qui croît à ses pieds ; l'arbrisseau abrite l'humble violette et le lierre demande un soutien à la tige vigoureuse.

Quelle leçon pour nous ! Toute société comme le jardin est formée d'êtres vivants dont chacun a sa forme de vie, dont chacun a ses tendances, ses manières, son expression de physiologie. Pourquoi ne vivraient-ils pas dans la concorde et dans cette unanimité d'affection qui fait le charme de l'existence, qui est la condition indispensable du bonheur ?

Et comment la charité pourrait-elle surtout faire défaut aux enfants de notre chère Église ? Nous sommes rattachés les uns aux autres par des liens si nombreux et si forts ! Nous avons au cœur les mêmes amours, l'amour de Dieu et de son Christ, l'amour de l'Église et de son Chef, l'amour des âmes et de la patrie ; nous avons les mêmes aspirations vers le relèvement de la religion, vers le soulagement de la misère, vers l'expansion de la vérité, vers le triomphe du bien.

Par notre conduite pleine de charité, donnons donc toujours le beau spectacle d'une société où tous les membres se respectent, où chacun évite de causer inutilement de la peine à son prochain, où l'on se pardonne toute occasion de lui plaire, de lui être utile ; où l'on se pardonne réciproquement les torts inévitables dans le tête-à-tête de la vie quotidienne ; où les joies des uns deviennent les joies des autres et où les peines disparaissent en quelque sorte, tout le monde en revendiquant sa part.

Ce spectacle, contribuez à le reproduire au sein de vos familles, au sein de vos paroisses, en élevant votre courage à la hauteur des sacrifices réclamés par la charité chrétienne.

Et si vous voulez sérieusement acquérir la pratique de cette belle vertu, chaque soir, examinez-vous, demandez-vous comment vous vous êtes comportés à l'égard du prochain, si vous n'avez pas inutilement dit telle parole, usé de tel procédé qui a dû lui faire de la peine ; si vous n'avez pas négligé telle occasion de lui être utile, de lui faire plaisir. Telle parole, tel procédé de votre part, à tel moment, aurait au contraire mis tant de joie dans son cœur, tant de courage dans sa volonté, pourquoi avez-vous négligé de dire cette parole, de faire cette avance ? Reprochez-vous-le ; reprochez-vous les peines que vous avez causées, même involontairement, le bonheur que vos mains et vos lèvres n'ont pas semé quand vous l'auriez pu. C'est là le moyen d'être davantage sur vos gardes le lendemain pour fuir certaines occasions et ne pas laisser échapper les autres.

Il vous sera difficile pour ne pas dire impossible de vous livrer chaque jour à cet examen sans triompher de tous les obstacles et sans faire de grands progrès dans cette admirable vertu. Quand vous l'aurez conquise, vous aurez fait beaucoup pour votre bonheur, pour celui des personnes avec lesquelles vous vivez, pour les âmes que votre conduite édifiera, pour Dieu qu'elle glorifiera.

Dans l'oraison funèbre que saint Ambroise prononça à la mémoire de son illustre ami, l'empereur Théodose, l'éloquent archevêque de Milan fait assister ses auditeurs à une scène sublime. Il leur montre l'âme du héros s'échappant de sa prison mortelle, prenant son essor et s'élevant d'un vol rapide vers les cieux où elle veut aller occuper la place que lui avaient méritée ses vertus. L'empereur arrive bientôt au seuil des demeures célestes. Là, il se trouve arrêté par l'Ange Gardien du séjour des élus qui lui demande où sont ses œuvres, ce qu'il a fait pour mériter la récompense accordée aux saints. Théodose se contente de dire : "*Dilexi*, j'ai aimé". A ce seul mot, les portes du ciel s'ouvrent ; l'empereur s'avance, il va prendre possession d'un trône élevé au milieu des autres bienheureux. Il avait aimé ; il avait pratiqué la charité ; par conséquent il avait été un saint et il méritait la récompense promise à la vertu.

Vous aussi, pratiquez la charité. Aimez Dieu ; aimez votre prochain pour Dieu et, à votre mort, les portes du ciel s'ouvriront devant vous. Vous irez contempler face à face Dieu qui est l'océan sans limites de beauté, de bonté, de toutes les perfections ; vous le verrez sans ombre, sans voile et surtout vous l'aimerez avec toute la véhémence et les transports d'un amour inexprimable.